

« Les sœurs ont voulu me séquestrer » : le jour où l'ancienne prieure des bénédictines de Montmartre a révélé la vérité

Alors qu'elle était prieure générale de la congrégation, Roseline de Romanet a alerté en 2004 sur des décennies d'emprise au sein des bénédictines du Sacré-Cœur de Montmartre. Revenue à la vie civile il y a plus de vingt ans, elle raconte pour *Famille Chrétienne* comment elle a découvert les mensonges et les manipulations de mère Marie-Agnès.



"Il n'y a pas une journée où je n'ai pas prié pour toutes les sœurs, pour que la beauté de leur vocation se redessine", affirme l'ancienne prieure générale des bénédictines de Montmartre.

- Roseline de Romanet

Publié le 27/01/2026 à 17:13

[Église](#)

Un rapport a été publié le 15 janvier par la Commission indépendante sur les abus spirituels et les emprises psychologiques (CIASEP) sur quarante ans d'emprise au sein des bénédictines du Sacré-Cœur de Montmartre. Comment l'avez-vous reçu ?

Ce rapport est unique, il fera date dans l'histoire de la vie religieuse et de l'Église. Il a le mérite d'avoir provoqué rapidement des prises de conscience ou en tout cas des communiqués du diocèse de Paris et de Versailles pour dire qu'ils avaient leur part de responsabilité. Je salue le courage de Mère Marie-Élie, qui a accepté cette commission apostolique pour faire la lumière et aller jusqu'au bout.

Si le rapport mentionne que le fonctionnement de l'institut est aujourd'hui redevenu « normal » et « sûr », il suffit de le lire un peu sérieusement pour comprendre que loin d'être guéri, le malade reste en grande convalescence.

Comment l'emprise de Mère Marie-Agnès s'est-elle mise en place ?

Sœur Marie-Agnès est arrivée dans les années 1960 dans une communauté au bord de l'asphyxie. Elle a apporté un renouveau certain et s'est vite imposée. Si bien qu'elle est nommée prieure générale en 1969. Sous son impulsion, la mission des bénédictines prend une dimension beaucoup plus apostolique, autour de l'accueil des pèlerins notamment.

Mais dès les années 1980 apparaissent les premiers signes d'un comportement d'emprise. Mère Marie-Agnès est devenue rapidement le centre de tout. Un culte de la personnalité s'est mis en place. Il y avait comme une cour de sœurs qui gravitaient autour d'elle. Elle gouvernait la congrégation par un système de chantage affectif, en repérant les failles des sœurs.

Elle montait les sœurs les unes contre les autres. Une sœur était nommée parce qu'elle était proche de Mère Marie Agnès ; dès qu'elle commençait à énoncer des réalités, elle était mise de côté. C'était une valse incessante de nominations. Lorsque Mère Marie-Agnès pensait une chose, toutes les sœurs, y compris les prieures dans les sanctuaires les plus éloignés, se devaient de penser la même chose et de toujours se référer à Mère Marie-Agnès.

Il y avait alors un rapport à l'Église très beau parce qu'on était dans des lieux de sanctuaires avec beaucoup de pèlerins, mais aussi source de grandes tensions, parce que les recteurs voyaient bien que nous n'étions pas libres, qu'on était infantilisés, qu'on devait demander l'autorisation pour tout et n'importe quoi. Il y avait une atteinte profonde de notre liberté intérieure. Elle n'était pas du tout respectée.

Après quelques années de présence dans la communauté, vous prenez la responsabilité des bénédictines du Sacré-Cœur dans un contexte de crise...

Effectivement. Contre toute attente, Mère Marie Agnès m'a invitée à prendre ce rôle. La sœur qui devait l'assumer avait visiblement « trahi » sa confiance. J'avais 29 ans et le rapport le dit très bien, j'étais trop jeune. J'étais plutôt positive, je la mettais en lumière. Elle s'est dit qu'avec moi elle ne craignait rien.

Et très vite, j'ai compris que Mère Marie-Agnès n'allait pas me former comme il avait été convenu. Elle s'était nommée « assistante générale ». Mais dans les faits, c'est elle qui continuait de tout faire. Au bout d'un an, j'ai pris conscience que j'étais une marionnette. J'ai alerté le conseil de la congrégation en disant que nous vivions des choses anormales. Par exemple, nous n'allions pas visiter les sanctuaires comme nos constitutions le demandaient. Les sœurs avaient pris l'habitude de se mettre au-dessus des autres, de juger toutes choses, de dire que les évêques et les prêtres ne comprenaient rien, qu'elles seules détenaient la vérité. Malgré mes tentatives de dire ce qui n'allait pas dans la communauté, je me suis rapidement retrouvée seule contre toutes.

Quel a été le déclic, en 2004 ?

À un moment, Mère Marie Agnès a été trop loin dans la dérive. En tant que prieure générale, j'ai eu accès aux archives, j'ai pu comprendre ce fonctionnement d'emprise. J'y ai vu que d'autres sœurs avant moi avaient essayé d'alerter localement sur ces dysfonctionnements. Et quand j'ai vu qu'elles n'avaient pas pu rester dans la congrégation, j'ai compris qu'il y avait un vrai problème. J'ai compris que je ne pourrais rien faire. Je me suis fait toute petite et j'ai été humiliée plus qu'il ne fallait. J'attendais avec hâte le prochain Chapitre général. Peu de temps avant, j'ai trouvé l'occasion d'agir : une sœur qui n'allait pas bien posait des problèmes à Mère Marie-Agnès. Cette dernière m'a convoquée pour me faire signer un papier adressé à Rome demandant que cette sœur quitte la congrégation, alors qu'explicitement cette sœur demandait le contraire. On a voulu me forcer à signer. Je me suis battue quelques heures, jusqu'à ce que je cède. Et ça a été l'un des pires jours de ma vie. Mais aussi un déclic, le début d'une possibilité de mise en lumière. J'avais beau être une prieure générale un peu potiche, en conscience, j'étais responsable devant le Seigneur de cette sœur que je devais protéger.

J'ai écrit à Rome en mai 2004 en leur disant qu'ils allaient recevoir un courrier signé de ma main, signé sous la contrainte. J'ai rétabli la réalité des faits et j'en ai profité pour dire tout ce qui, à mes yeux, dysfonctionnait. La réponse de Rome via le nonce n'a pas tardé. En représailles, tout mon courrier a été fouillé puis je ne le recevais même plus. J'étais repoussée de tout le monde. J'ai toujours dit mes désaccords très calmement, mais j'étais devant un mur.

Comment a réagi la congrégation ?

Après avoir écrit à Rome, les sœurs ont voulu à nouveau que je signe un papier qui avançait de quelques jours le Chapitre Général, parce que Mère Marie-Agnès n'était soi-disant pas en état de santé, selon un certificat médical. Je n'ai pas voulu signer et ai dénoncé ce chantage. Un de plus en trente ans. Les sœurs ont voulu me séquestrer et j'ai dû m'échapper. Je suis allée voir le nonce. Il venait de recevoir le courrier de Rome disant qu'une visite apostolique aurait lieu. Les sœurs ont eu peur à partir du moment où elles ont pris conscience que je m'étais mise en contact avec Rome. A partir du moment où j'ai pris un peu d'autonomie, j'étais la femme à abattre. J'étais le diable en personne.

Qu'a donné cette première visite, menée en 2004 ?

La visite de Mgr Coloni a été bâclée. Le rapport tenait sur une feuille. Il a refusé de rencontrer toutes les sœurs. Au bout d'un mois et demi, tout était terminé. J'ai vu celle qui m'a succédé balayer ses recommandations. Et j'ai su par des sœurs que le nouveau gouvernement de la Congrégation ne suivrait pas du tout les demandes de Rome. Ont donc suivies dix ans de souffrances innommables. Mère Marie-Agnès s'est totalement sentie impunie et invulnérable. Les sœurs ont vécu des choses encore pires que ce que j'avais dénoncé en 2004, puisque la peur a fait la congrégation se refermer encore plus. Certaines parlaient de régime policier, de contrainte pour les confessions, pour la nourriture... Il y a eu un système de fermeture encore plus féroce, un entre-soi exacerbé, une peur du dialogue, des sœurs qui, quand elles sont en autorité, changent de comportement.

Mère Marie-Agnès est restée présente dans la congrégation jusqu'en 2013. Elle a continué de faire ce qu'elle voulait. Les sœurs ne pouvaient rien faire sans elle. Elle est donc restée jusqu'à la deuxième visite apostolique de 2011-2012 et à son terme, Rome a demandé en conclusion son départ. Elle est toutefois restée en lien avec les sœurs, en leur donnant des téléphones portables. Il y a eu une désobéissance organisée.

Comment cette emprise a-t-elle fonctionné, selon vous ?

Elle est très insidieuse. Mère Marie Agnès tenait pour nous la place du Christ. Elle a vécu la vie religieuse dans la congrégation toujours comme elle l'a entendue, au détriment du droit canon. Il y avait déjà une compréhension faussée du vœu d'obéissance. Il y a comme un système où on se laisse humilier.

L'emprise a pour conséquence une perte de l'estime de soi. Combien de fois on m'a dit : « Pour qui te prends-tu ? Tu es orgueilleuse, tu veux le pouvoir. » Un processus d'emprise, c'est aussi le mensonge. Mère Marie-Agnès souhaitait régner sur tout le monde en nous montant les unes contre les autres et en voulant maîtriser tout ce qui se passait dans notre for externe, comme dans notre for interne.

Aujourd'hui, quelle est votre relation à cette communauté ?

Une relation douloureuse. Ma propre sœur l'a quittée en 2024, après 36 ans de vie religieuse. De 2004 jusqu'aux conclusions de la 2^{ème} visite apostolique en 2013, elle s'est coupée de notre famille. Mère Marie-Agnès lui a fait jouer un rôle détestable contre ma famille et moi-même. Ma sœur fait partie de celles qui ont subi des traitements médicamenteux disproportionnés (nature et durée) avec pour conséquences aujourd'hui : douleurs chroniques, fibromyalgie, symptômes invalidants... Plutôt que de répondre aux questions, on imposait anxiolytiques et antidépresseur. Je ne peux oublier aujourd'hui qu'à partir de 2013, ma sœur a réalisé un travail harassant et solitaire de recherche puis de mise par écrit de l'historique des dysfonctionnements de l'institut, ce qui l'a conduite, en 2022, à un effondrement physique, psychique et moral.

Il n'y a pas une journée où je n'ai pas prié pour toutes les sœurs, pour que la beauté de leur vocation se redessine. Une sœur sortie m'a redit encore récemment: « Mais pourquoi m'a-t-on laissée entrer ? ». Je n'ai pas envie de réentendre ce cri de détresse dans dix ans. Et aujourd'hui, il me semble sage que la congrégation fasse une pause dans l'accueil des jeunes filles non pour arrêter la vie, bien au contraire, mais pour lui permettre de renaître en sachant qui elles sont vraiment, qu'elles retrouvent leur véritable identité.

Quelle est votre crainte ?

Ma crainte, c'est de sous-estimer le temps qu'il faut pour que les choses puissent repartir de manière apaisée. Je crains qu'il y ait encore une forme d'emprise aujourd'hui, de nature structurelle. Il y a des mauvais plis qui sont difficiles à enlever. Il y a encore des faits qui montrent que dans les années récentes, il y a eu de graves dysfonctionnements. Les conditions de sorties ne sont pas faciles. S'il n'y a pas de suivi étroit à la suite d'une visite apostolique, les abus persistent.

Pourquoi cette affaire n'a-t-elle pas trouvé un écho plus tôt ?

Cela est dû à une succession de ratés. Mgr Guéneley, dont la mission était de s'occuper des sœurs, veillait à ce que pas une ligne ne sorte dans la presse sur les dérives. Il y a eu des complaisances dans le silence. Le cardinal Jean Marie Lustiger a totalement pris sur lui d'étouffer tout ce qui se passait chez les Bénédictines. Un peu plus tard, j'avais aussi prévenu [le cardinal André Vingt-Trois](#), je lui avais transmis le dossier que j'avais remis à Rome. Pour lui, c'était une « histoire de bonnes femmes », il fallait que cela se résolve de l'intérieur. Les occasions n'ont jamais pu être saisies pour laisser éclater l'affaire au grand jour. Et puis surtout et toujours, la congrégation s'est évertuée à peaufiner son image, à ne rien laisser paraître.

Le rapport préconise notamment de redéfinir le charisme de la congrégation. Pourquoi est-ce important ?

C'est le cœur du problème. Prenez les réponses des sœurs que la commission a rencontrées : certaines se disent apostoliques, d'autres contemplatives, d'autres encore aspirent plus ou moins à l'un ou à l'autre. Ce flou ne peut pas durer. Il ne peut qu'occasionner des tensions dans les sanctuaires. On ne vit pas de la même manière lorsque l'on aspire à une vie monastique ou à une vie apostolique. Au fond, quelle est l'identité des bénédictines du Sacré-Cœur ? Il y a un appel urgent à revenir à l'origine de la congrégation pour savoir d'où elles viennent, où elles en sont et ce qu'elles souhaitent.

Comment aider cette communauté ?

Par un véritable accompagnement de l'Église. Il est du devoir des institutions ecclésiales de Rome, mais aussi des ordinaires du lieu où se trouve chaque sanctuaire, d'assurer un suivi sérieux et vigilant car nombre d'abus subsistent, quoiqu'en dise le rapport.

Propos recueillis par [Louis de La Houplière](#)

https://www.famillechretienne.fr/46440/article/les-soeurs-ont-voulu-me-sequestrer-le-jour-ou-lancienne-prieure-des-benedictines?utm_medium=Newsletters?error=bad_credential&redirect_uri=https://www.famillechretienne.fr/dpi-oauth-callback.php&scope=email&error_uri=https://www.famillechretienne.fr/46440/article/les-soeurs-ont-voulu-me-sequestrer-le-jour-ou-lancienne-prieure-des-benedictines?utm_medium=Newsletters